

SÉVÉRIENS, branche des encratites, hérétiques du second siècle, qui avoient eu Tatien pour premier auteur; un certain *Secere* lui succéda et se fit un nom dans la secte. On ne sait s'il suivit exactement la doctrine de son maître; il est probable qu'il y ajouta du sien. Pour rendre raison du bien et du mal qu'il y a dans le monde, il imagina qu'il étoit gouverné par une troupe d'esprits dont les uns sont bons, les autres mauvais: les premiers, disoit-il, ont mis dans l'homme ce qu'il y a de bien soit dans le corps soit dans l'âme, comme la raison, les penchans louables, les parties supérieures du corps; les seconds y ont fait ce qu'il y a de mauvais, la sensibilité physique, les passions, source de toutes nos peines, les parties inférieures du corps, etc. On doit de même attribuer aux premiers les aliments utiles à la santé et à la conservation de l'homme, l'eau et toutes les nourritures saines; aux seconds tout ce qui nuit à la bonne constitution du corps, comme le vin et les femmes.

Quelques-uns des auteurs qui ont parlé de *sévériens* disent que, selon ces hérétiques, les bons et les mauvais anges qu'ils admettoient étoient *subordonnés* à l'Être suprême; mais il seroit bon de savoir en quoi consistoit cette subordination. S'ils en dépendoient pour agir, si l'Être suprême pouvoit les en empêcher, il étoit responsable de tout le mal produit par ces agens secondaires, et leur action prétendue ne servoit de rien pour expliquer l'origine du mal. S'ils étoient indépendants, ils bornoient donc la puissance de l'Être suprême; ils y mettoient obstacle; ils étoient plus puissants que lui, et l'on ne voit plus en quel sens on peut l'appeler l'Être suprême. Tout ce système étoit inutile et absurde.

Eusèbe et Théodoret nous apprennent que les *sévériens* admet-

toient la loi, les prophètes et les Evangiles; qu'ils rejetoient les Actes des apôtres et les Lettres de saint Paul. Saint Augustin dit qu'ils rejetoient l'ancien Testament, et qu'ils nioient la résurrection de la chair, quoique la plupart des encratites pensassent autrement. Cela prouve qu'il n'y avoit rien de fixe, de constant, d'uniforme parmi ces sectaires, non plus que parmi les autres hérétiques; chacun d'eux dogmatisoit à son gré

Il ne faut pas confondre ces *sévériens* du second siècle avec les partisans de *Séverus*, patriarche d'Antioche, qui, au sixième siècle, forma un parti considérable parmi les eutychiens ou monophysites. V. ENCRATITES, EUTYCHIENS

SEXAGESIME. Voyez SEPTUAGESIME.

SEXTE. Voyez HEURES CANONIALES.

SIBYLLES, prophétesses que l'on suppose avoir vécu dans le paganisme, et avoir cependant prédit la venue de Jésus-Christ et l'établissement du christianisme; leurs prétendus oracles, composés en vers grecs, sont appelés *oracles sibyllins*. Ce que nous allons en dire est tiré, pour la plus grande partie, d'un *Mémoire de l'Acad. des Inscriptions*, t. 23, in-4.^o; t. 38, in-12, composé par M. Fréret, sur les recueils de prédictions, etc.

Cette collection est divisée en huit livres; elle a été imprimée pour la première fois en 1545 sur des manuscrits, et publiée plusieurs fois depuis avec d'amples commentaires. Les ouvrages composés pour et contre l'authenticité de ces livres sont en très-grand nombre; quelques-uns sont très-savants, mais écrits avec peu d'ordre et de critique. Fabricius, dans le premier livre de sa *Bibliothèque grecque*,

en a donné une espèce d'analyse, à laquelle il a joint une notice assez détaillée des huit livres *sibyllins*. Après de longues discussions il est demeuré certain que ces prétendus oracles sont supposés, et qu'ils ont été forgés vers le milieu du second siècle du christianisme par un ou par plusieurs auteurs qui faisoient profession de notre religion; mais il est probable que d'autres y ont fait des interpolations, et qu'il y en a eu plusieurs recueils qui n'étoient pas entièrement conformes.

On sait qu'avant le christianisme il y avoit eu à Rome un recueil d'oracles *sibyllins*, ou de prophéties concernant l'empire romain; il y en avoit eu même dans la Grèce du temps d'Aristote et de Platon; mais les uns ni les autres n'avoient rien de commun avec ceux qui ont paru sous le christianisme: celui qui a composé ces derniers s'est proposé d'imiter les anciens, et de faire croire que tous étoient de la même date, pour leur donner ainsi du crédit; mais la différence est aisée à démontrer.

1.^o Les oracles *sibyllins* modernes sont une compilation informée de morceaux détachés, les uns dogmatiques, et les autres prophétiques, mais toujours écrits après les événements, et chargés de détails fabuleux ou très-incertains.

2.^o Ils sont écrits dans un dessein diamétralement opposé à celui qui a dicté les vers *sibyllins*, que l'on gardoit à Rome. Ceux-ci prescrivoient les sacrifices, les cérémonies, les fêtes qu'il falloit observer pour apaiser le courroux des dieux lorsqu'il arrivoit quelque événement sinistre. Le recueil moderne, au contraire, est rempli de déclamations contre le polythéisme et contre l'idolâtrie, et partout on y établit ou l'on y suppose l'unité de Dieu. Il n'y a presque aucun de ces morceaux qui ait pu sortir de la plume d'un païen, quelques-uns

peuvent avoir été faits par des juifs; mais le plus grand nombre respirent le christianisme, et sont l'ouvrage des hérétiques.

3.^o Selon le témoignage de Cicéron, les vers des *sibylles* conservés à Rome, et ceux qui avoient cours dans la Grèce, étoient des prédictions vagues, conçues dans le style des oracles, applicables à tous les temps et à tous les lieux, et qui pouvoient s'ajuster aux événements les plus opposés. Au contraire, dans la nouvelle collection tout est si bien circonstancié, que l'on ne peut se méprendre aux faits que l'auteur vouloit indiquer.

4.^o Les anciens étoient écrits de telle sorte, qu'en réunissant les lettres initiales des vers de chaque article, on y retrouvoit le premier vers de ce même article; rien de semblable n'est dans le nouveau recueil. L'acrostiche inséré dans le huitième livre, et qui est tiré du discours de Constantin au concile de Nicée, est d'une espèce différente; il consiste en trente-quatre vers, dont les lettres initiales forment le Ἰησοῦς Χριστός, Θεοῦ Υἱός, Σωτὴρ, στανυρός; mais ces mots ne se trouvent point dans le premier vers.

5.^o La plupart des choses que contiennent les nouveaux vers *sibyllins* n'ont pu être écrites que par un chrétien, ou par un homme qui avoit lu l'histoire de Jésus-Christ dans les Évangiles. Dans un endroit l'auteur se dit *enfant du Christ*; il assure ailleurs que le Christ est le Fils du Très-Haut; il désigne son nom par le nombre 888, valeur numérale des lettres du mot Ἰησοῦς dans l'alphabet grec.

6.^o Dans le cinquième livre, les empereurs Antonin, Marc Aurèle et Lucius Vèrus sont clairement indiqués; d'où l'on conclut que cette compilation a été faite ou achevée entre les années 138 et 167; d'autres disent entre 169 et 177.

Elle renferme encore d'autres remarques chronologiques qui nous indiquent cette même époque.

Josèphe, dans ses *Antiquités judaïques*, l. 20, c. 16, ouvrage composé vers la treizième année de Domitien, l'an 93 de notre ère, cite des vers de la *sibylle*, où elle parloit de la tour de Babel et de la confusion des langues, à peu près comme dans la Genèse; il faut donc qu'à cette époque ces vers aient déjà passé pour anciens, puisque l'historien juif les cite en confirmation du récit de Moïse. De là il résulte déjà que les chrétiens ne sont pas les premiers auteurs de la supposition des oracles *sibyllins*. Ceux qui sont cités par saint Justin, par saint Théophile d'Antioche, par Clément d'Alexandrie et par d'autres Pères, ne se trouvent point dans notre recueil moderne, et ne portent point le caractère du christianisme; ils peuvent donc être l'ouvrage d'un juif platonicien.

Lorsque l'on fit sous Marc Aurèle la compilation de ceux que nous avons à présent, il y avoit déjà du temps que ces prétendus oracles avoient acquis un certain crédit parmi les chrétiens. Celse, qui écrivoit quarante ans auparavant sous Adrien et ses successeurs, parlant des différentes sectes qui partageoient les chrétiens, supposoit une secte de *sibyllistes*. Sur quoi Origène observe, l. 5, n. 61, qu'à la vérité ceux d'entre les chrétiens qui ne vouloient pas regarder la *sibylle* comme une prophétesse, désignoient par ce nom les partisans de l'opinion contraire, mais qu'il n'y eut jamais une secte particulière de *sibyllistes*. Celse reproche encore aux chrétiens, l. 7, n. 55, d'avoir corrompu le texte des vers *sibyllins*, et d'y avoir mis des blasphèmes. Il entendoit parla sans doute les invectives contre le polythéisme et contre l'idolâ-

trie; mais il ne les accuse pas d'avoir forgé ces vers. Origène répond en défiant Celse de produire d'anciens exemplaires non altérés.

Ces passages de Celse et d'Origène semblent prouver, 1.^o que l'authenticité de ses prédictions n'étoit point alors mise en question et qu'elle étoit également supposée par les païens et par les chrétiens; 2.^o que parmi ces derniers il y en avoit seulement quelques-uns qui regardoient les *sibylles* comme des prophétesse, et que les autres, blâmant cette simplicité, les nommoient les *sibyllistes*. Ceux qui ont avancé que les païens donnoient ce nom à tous les chrétiens, n'ont pris le vrai sens ni du reproche de Celse ni de la réponse d'Origène.

C'est l'erreur dans laquelle est tombé l'auteur d'un autre mémoire, dont l'extrait se trouve dans l'*Hist. de l'Acad. des Inscript.*, tom. 13, in-12, p. 150; il dit que les païens s'aperçurent de la supposition des vers *sibyllins*, qu'ils la reprochèrent aux premiers apologistes, et qu'ils leur donnèrent le nom de *sibyllistes*. Ces trois faits sont également faux. On ne pouvoit leur reprocher rien autre chose que de citer une collection de ces oracles différente de celle qui étoit gardée à Rome par les pontifes; mais il n'est jamais venu à l'esprit de personne de les comparer pour voir en quoi consistoit la différence.

Peu à peu l'opinion favorable aux *sibylles* devint plus commune parmi les chrétiens. On employa ces vers dans les ouvrages de controverse avec d'autant plus de confiance, que les païens eux-mêmes qui reconnoissoient les *sibylles* pour des femmes inspirées, se retranchoient à dire que les chrétiens avoient falsifié leurs écrits: question de fait qui ne pouvoit être décidée que par la comparaison des différents manuscrits. Constantin

étoit le seul qui eût pu faire cette confrontation, puisque, pour avoir permission de lire le recueil conservé à Rome, il falloit un ordre exprès du sénat.

Il n'est donc pas étonnant que saint Justin, saint Théophile d'Antioche, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Lactance, Constantin dans son discours au concile de Nicée, Sozomène, etc., aient cité les *oracles sibyllins* aux païens, sans craindre d'être convaincus d'imposture; il y en avoit un recueil qui étoit plus ancien qu'eux. Comme les auteurs de ces oracles supposoient la spiritualité, l'infinité, la toute-puissance du Dieu suprême, que plusieurs blâmoient le culte des intelligences inférieures et les sacrifices, et sembloient faire allusion à la trinité platonicienne, les auteurs chrétiens crurent qu'il leur étoit permis d'alléguer aux païens cette autorité qu'ils ne contestoient pas, et de les battre ainsi par leurs propres armes.

Nous convenons que, pour en prouver l'authenticité, les Pères alléguoient le témoignage de Cicéron, de Varron et d'autres anciens auteurs païens, sans s'informer si le recueil cité par les anciens étoit le même que celui que les Pères avoient entre les mains, sans examiner si celui-ci étoit fidèle ou interpolé; mais, puisque cet examen ne leur étoit pas possible, nous ne voyons pas en quoi les Pères sont répréhensibles. Les règles de la critique étoient alors peu connues, à cet égard les plus célèbres philosophes du paganisme n'avoient aucun avantage sur le commun des auteurs chrétiens. Plutarque, malgré grand sens qu'on lui attribue, ne paroît jamais occupé que de la crainte d'omettre quelque chose de tout ce que l'on peut dire de vrai ou de faux sur le sujet qu'il traite. Celse, Pausanias, Philostrate, Porphyre, l'empereur Julien, etc.,

n'ont ni plus de critique ni plus de méthode que Plutarque. Il y a de l'injustice à vouloir que les Pères aient été plus défiants et plus circonspects.

Comme la nouveauté de la religion chrétienne est un des reproches sur lesquels les païens insistoient le plus, parce que cette espèce d'argument est à portée du peuple, c'est aussi celui que nos apologistes ont le plus d'ambition de détruire. Pour cela ils ont allégué non-seulement des morceaux du faux Orphée, du faux Musée, et des *oracles sibyllins*, mais encore des endroits d'Homère, d'Hésiode et des autres poètes, lorsqu'ils ont paru contenir quelque chose de semblable à ce qu'enseignoient les chrétiens. L'usage que les philosophes faisoient alors de ces mêmes autorités rendoient cette façon de raisonner tout-à-fait populaire, et par conséquent très-utile dans la dispute. Aujourd'hui de fâcheux censeurs en blâment les Pères; mais eux-mêmes ne se font pas scrupule d'observer la même méthode, puisqu'ils nous objectent souvent des lambeaux tirés des auteurs pour lesquels nous avons le moins de respect.

Lorsque le christianisme fut devenu la religion dominante, on fit beaucoup moins d'usage de ces sortes de preuves. Origène, Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix, n'ont point allégué le témoignage des *sibylles*; Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, où il montre beaucoup d'érudition, ne le cite que d'après Josèphe; lorsqu'il rapporte quelques oracles favorables aux dogmes du christianisme, il les emprunte toujours de Porphyre, ennemi déclaré de notre religion. La manière dont saint Augustin parle de ces sortes d'arguments, montre assez ce qu'il en pensoit. « Les témoignages, dit-il, » que l'on prétend avoir été rendus

» à la vérité par la *sibylle*, par Or-
 » phée et par les autres sages du
 » paganisme que l'on veut avoir
 » parlé du Fils de Dieu et de Dieu
 » le Père, peuvent avoir quelque
 » force pour confondre l'orgueil
 » des païens ; mais ils n'en ont pas
 » assez pour donner quelque auto-
 » rité à ceux dont ils portent le
 » nom : » *Contra Faust.*, l. 15, c. 15.
 Dans la *Cité de Dieu*, l. 18, c. 47,
 il convient que toutes ces prédic-
 tions attribuées aux païens peuvent
 à la rigueur être regardées comme
 l'ouvrage des chrétiens, et il con-
 clut que ceux qui veulent raisonner
 juste doivent s'en tenir aux prophé-
 ties tirées des livres conservés
 par les juifs nos ennemis.

Les controverses agitées dans les
 deux derniers siècles sur l'autorité
 de la tradition, ont jeté les criti-
 ques dans deux extrémités oppo-
 sées. Les protestants, dans la vue
 de détruire la force du témoignage
 que portent les Pères touchant la
 croyance de leur siècle, ont exa-
 géré les défauts de leur manière de
 raisonner, la foiblesse et même la
 fausseté de quelques-unes des preu-
 ves qu'ils emploient ; plusieurs ca-
 tholiques au contraire se sont per-
 suadés que c'en seroit fait de l'au-
 torité des Pères lorsqu'ils déposent
 de ce que l'on croyoit de leur
 temps, si on ne soutenoit pas la
 manière dont ils ont traité des
 questions indifférentes au fond de
 la religion. Conséquemment ils ont
 défendu avec chaleur des opinions
 dont les Pères eux-mêmes n'étoient
 peut-être pas trop persuadés, mais
 desquelles ils ont cru pouvoir se
 servir contre les païens, comme
 d'un argument personnel ; telle pa-
 roît avoir été celle du surnaturel
 des oracles. Cela n'est certaine-
 ment pas nécessaire pour conser-
 ver à l'enseignement dogmatique
 des Pères tout le poids qu'il doit
 avoir.

Mais comment excuser la témé-

rité des protestants, qui, pour ren-
 dre raison de la multitude des li-
 vres supposés dans le second et le
 troisième siècle de l'Eglise, ont dit
 que, suivant le sentiment commun
 des anciens Pères, il étoit permis
 de se servir de mensonges, d'im-
 postures, de fraudes pieuses, pour
 établir la vérité ; qu'ils ont suivi
 ce principe dans les disputes qu'ils
 ont eues avec les païens ; qu'ils l'a-
 voient puisé chez les Egyptiens et
 dans les leçons des philosophes de
 l'école d'Alexandrie ? Déjà nous
 avons réfuté cette calomnie dans
 les articles *ECONOMIE* et *FRAUDE*
PIEUSE, avec toutes les preuves dont
 les protestants veulent l'étayer ;
 mais ils la répètent si souvent et
 avec tant de confiance, que l'on ne
 peut trop la détruire.

1.^o Nous ne concevons pas com-
 ment des maîtres qui auroient fait
 profession de tromper leurs disci-
 ples et leurs auditeurs, auroient
 trouvé quelqu'un qui voulût les
 écouter ; à tout ce qu'ils auroient
 pu dire pour persuader, on auroit
 été en droit de répondre : Vous ne
 vous faites point de scrupule de
 mentir, de forger des faits, des
 dogmes, des livres ; on ne peut et
 on ne doit pas vous croire. Si les
 Pères avoient été dans ce principe,
 il seroit étonnant qu'aucun des hé-
 rétiques contre lesquels ils ont dis-
 puté ne leur eût fait cette réponse :
 Nous n'en voyons cependant aucune
 trace dans les anciens monuments.

2.^o Il seroit tout aussi étonnant
 que les Pères de l'Eglise, en dispu-
 tant contre les philosophes, eus-
 sent eu le front de leur reprocher
 un caractère fourbe et imposteur,
 s'ils avoient été eux-mêmes infec-
 tés de ce vice, et si on avoit pu les
 convaincre de quelque supérche-
 rie. Nous défions leurs accusateurs
 de citer aucun fait duquel il résulte
 qu'un des Pères ou un de nos apo-
 logistes a pu être convaincu d'une
 imposture.

3.^o La confiance avec laquelle plusieurs ont cité les *sibylles* ne prouve rien; un argument personnel ou *ad hominem* fait aux païens, ne sera jamais regardé par les hommes sensés comme un trait de mauvaise foi. Les païens se vantoient d'avoir des oracles pour le moins aussi respectables que les prophéties des Hébreux; Celse, dans *Origène*, l. 7, n. 3; Julien, dans *saint Cyrille*, l. 6, p. 194, 198, citent nommément ceux de la *sibylle*; le recueil de ces derniers étoit connu partout. Les Pères profitent de ce préjugé, sans examiner s'il est vrai ou faux; ils font voir aux païens que ces oracles sont favorables au christianisme: où sont ici la dissimulation, l'imposture, la mauvaise foi, les fraudes pieuses?

4.^o Ce sont des chrétiens, nous réplique-t-on, qui ont forgé ces oracles: voilà la fourberie. D'abord Celse, qui pouvoit mieux le savoir que nos critiques modernes, accuse seulement les chrétiens de les avoir interpolés et d'y avoir mis des blasphèmes; il ne les soupçonne pas d'en être les premiers auteurs. En second lieu, qui sont ces chrétiens? Sont-ce les Pères eux-mêmes, ou leurs disciples, ou les hérétiques? Nous soutenons que ce sont les gnôstiques, et nous le prouvons, 1.^o parce que c'étoient des philosophes sortis de l'école d'Alexandrie, et qui conservoient sous l'écorce du christianisme le caractère fourbe et menteur des philosophes; 2.^o parce que les Pères, surtout Origène, leur ont reproché la hardiesse avec laquelle ils forgeoient de faux ouvrages; Mosheim lui-même est convenu de leurs impostures en ce genre, et Beausobre en a cité plusieurs exemples; 3.^o parce qu'il est incroyable que les Pères aient poussé l'audace jusqu'à produire en preuve du christianisme de fausses pièces dont ils auroient été eux-mêmes les fabricateurs, ou

dont ils auroient connu l'origine. Ce sont donc nos adversaires eux-mêmes qui se rendent coupables de fraude, lorsqu'ils mettent la supposition des oracles *sibyllins* sur le compte des *chrétiens* en général, sans distinction, afin de donner à entendre que les Pères en ont été ou les partisans ou les complices.

5.^o Une autre affectation qui ressemble beaucoup à la mauvaise foi, est de confondre les différents recueils de vers *sibyllins*, au lieu qu'il faut en distinguer au moins trois. Le premier est celui que l'on gardoit à Rome dans la base de la statue d'Apollon Palatin; les Pères n'ont pas pu le voir, puisqu'il falloit pour cela un décret du sénat, et qu'il étoit défendu de le lire sous peine de mort; saint Justin, *Apol.* 1, n. 44. Aurélien fit consulter les vers *sibyllins* l'an 270, Julien l'an 363, sur son expédition contre les Perses; on les consulta encore l'an 363, sous le règne d'Honorius; nous ne savons pas si ces vers étoient les mêmes que ceux qui avoient eu cours dans la Grèce du temps d'Aristote et de Platon. Ils n'étoient cependant pas absolument inconnus au public, puisque Cicéron en a expliqué la structure, et Virgile paroît en avoir tiré ce qu'il a dit dans sa quatrième églogue touchant l'arrivée d'un nouveau règne de Saturne, ou d'un nouveau siècle d'or.

Ce recueil, fait par des païens, renfermoit-il d'autres choses favorables à la religion chrétienne que ce tableau d'un nouveau siècle, qui a été pris pour une prédiction du règne du Messie? Nous n'en savons rien; on ne peut former sur ce sujet que des conjectures.

La seconde collection des oracles *sibyllins* est celle qui a été citée par Josephé, par saint Justin et par les Pères du second siècle. Il n'est pas probable que ce fut la même que celle de Rome, puisqu'elle con-

tenoit des choses qui paroissent avoir été tirées de l'Écriture sainte, et des prédictions favorables au christianisme. Celle-ci étoit très-con nue, puisque saint Justin dit qu'elle se trouvoit partout. Il reste à savoir si le fond de ce recueil étoit le même que la collection de Rome, à laquelle les juifs et les chrétiens avoient fait des interpolations. Encore une fois, cela ne pouvoit être constaté que par une exacte confrontation des exemplaires, et personne ne s'est avisé de faire cet examen.

Enfin, la troisième édition des oracles *sibyllins* étoit celle qui fut faite ou achevée sous le règne de Marc Aurele, vers l'an 170 ou 180; on n'y retrouve pas les endroits cités par nos anciens Pères; mais nous ne savons pas jusqu'à quel point elle étoit conforme ou dissemblable aux deux collections précédentes, en quel temps ni par quelles mains avoient été faites les additions ou les retranchements que l'on auroit pu y remarquer.

Cela posé, nous demandons, avant l'alléguer aux païens le témoignage des livres *sibyllins*: Les Pères ont-ils été obligés de s'informer s'il y en avoit divers exemplaires, si quelques-uns avoient été falsifiés, qui étoient les auteurs de la fraude, etc.? et doit-on les taxer de mauvaise foi pour ne l'avoir pas fait? Peut-être qu'entre dix copies de ces prétendus oracles, il n'y en avoit pas deux qui fussent conformes. Mais Blondel et les autres critiques protestants ont tout confondu afin de calomnier les Pères plus commodément. Voyez *Codex Can. Eccles. primit.*, illustratus à Beveregio, c. 14, . 4 et seq.; *PP. Apost.*, t. 2, part. 2, . 58; Mosheim, *Hist. christ.*, sect. 2, . 7, etc.

6.° Nous avons déjà remarqué ailleurs que les apôtres du protestantisme ont été beaucoup moins scrupuleux que les Pères de l'Église;

pour exciter la haine des peuples contre l'Église romaine, il n'est pas de fables, de calomnies, de faits scandaleux, d'erreurs grossières, qu'ils ne soient allés chercher dans les écrivains les plus suspects ou les plus ignorants, et qu'ils n'aient débités avec confiance comme des choses incontestables. Tous les jours encore nous prenons leurs successeurs en flagrant délit; c'est une contagion qui subsiste toujours parmi eux, et ils se flattent de la cacher en protestant toujours une exacte impartialité, lors même qu'ils calomnient les Pères.

SIDOINE APOLLINAIRE, évêque de Clermont en Auvergne, mort l'an 482, fut célèbre dans le cinquième siècle, par sa naissance qui étoit très-illustre, par ses talents pour la poésie et pour l'éloquence, et plus encore par ses vertus. Il reste de lui un recueil de poèmes sur divers sujets, dont le plus grand nombre a été composé avant son épiscopat, et neuf livres de lettres. On lui reproche de l'affectation, de l'enflure et de l'obscurité dans son style; mais il nous a conservé plusieurs faits de l'histoire civile et ecclésiastique que l'on ne trouve point ailleurs; et on peut le regarder comme un évêque très-instruit de la tradition. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle qu'a donnée le Père Sirmond l'an 1652, in-4.° Il a été placé à juste titre au rang des saints, et l'Église gallicane l'a toujours regardé comme un de ses principaux ornements.

SIÈGE, ÉVECHÉ. Voyez EVÊQUE.

SAINT SIÈGE. Voyez EGLISE ROMAINE.

SIGNE DE LA CROIX. Voyez CROIX.

SIGNIFICATIFS. Quelques au-

Seth possédait toute la splendeur et toute la beauté qu'avait son père Adam lorsque Dieu le créa; les hommes qui vivaient à cette époque, frappés de la magnifique figure de Seth, l'appelaient Dieu.

On a vu dans le *Livre du combat d'Adam*, au t. I^{er} de ce *Dictionnaire*, le rôle que joua Seth dans les légendes antédiluviennes; ce fut lui, à ce qu'on raconte, qui planta une

branche de l'arbre de vie, laquelle devint à son tour un arbre, et Moïse en ayant coupé une branche, en fit la verge avec laquelle il opéra de nombreux miracles, le rameau avec lequel il rendit douces les eaux de Marah, et la perche à laquelle il attachait le serpent d'airain. (Voy. Selden, *Otia theologica*, p. 107; Mœbius, *De æneo serpente*, etc.).

SIBYLLES.

Les livres sibyllins ont joui durant longtemps d'un crédit que personne n'est aujourd'hui disposé à leur accorder.

M. Raoul-Rochette a, dans un travail érudit qui fait partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIII, p. 121, présenté des observations judicieuses sur l'autorité qui, dans les premiers siècles, s'accordait aux écrits des sibylles. Dans un discours célèbre, Constantin s'attache aux vers de la sibylle d'Erythrée, afin d'y chercher des arguments en faveur de la mission divine du Sauveur. (*Orat. ad cæt. sanctor.*, c. 18 et 19, apud Euseb., *De laudib. Constantin.*, p. 381-83, édit. Heinichen.) De nombreux artistes ont, en Italie, placé les figures des sibylles parmi celles des prophètes; elles figurent dans la gigantesque composition dont Michel-Ange a décoré la chapelle Sixtine.

Un grand nombre de monuments offrent encore dans des sculptures et dans des vitraux les douze sibylles si chères au moyen âge; le tableau suivant, tiré des *Heures à l'usage de Rouen*, 1508, et cité par M. Langlois dans le *Compte rendu de la séance publique de la Société libre d'émulation de Rouen, tenue le 6 juin 1832* (Rouen, 1833, p. 65), peut être utile.

A la suite du nom des diverses sibylles, nous plaçons l'emblème que leur donnèrent les artistes du moyen âge et les prophéties qui leur furent plus spécialement attribuées.

Libyca. — Un flambeau allumé. — La venue de Jésus-Christ.

Erythrea. — Une rose. — L'annonciation de la Vierge.

Cumana. — L'image de la plaie du Sauveur. — La nativité de Jésus-Christ.

Samia. — Un berceau. — Jésus-Christ dans la crèche.

Cymeria. — Une corne. — L'allaitement de Jésus-Christ.

Europa. — Une épée. — La fuite en Egypte.

Persica. — Elle écrase un serpent et tient une lanterne. — La victoire de Jésus-Christ sur Satan.

Agrippa. — Un fouet. — Flagellation de Jésus-Christ.

Tiburina. — Un gantelet ou gant. — Jésus-Christ souffleté.

(999) Un juge bien compétent, M. Letronne, a rendu compte du premier volume dans le *Journal des Savants*, 1841, p. 680. Il fait l'éloge de ce travail; la révision du texte révèle un critique judi-

Delphica. — Une couronne d'épines. — Jésus-Christ couronné d'épines.

Elepontia. — Une croix. — La crucifixion de Jésus-Christ.

Phrygea. — Une croix ornée d'un étendard. — La résurrection de Jésus-Christ.

Les diverses éditions des *Oracles sibyllins*, les écrits qui les concernent, se trouvent indiqués dans le *Lexicon bibliographicum* d'Hoffmann, t. III, p. 580 et suiv., avec des détails qu'il serait superflu de reproduire ici. Nous dirons seulement que ce fut en 1495, à la suite de Théocrite, que le célèbre imprimeur vénitien, Alde, mit au jour les *Carmina sibyllæ Erythrææ de Christo Jesu Domino nostro*. Ils furent reproduits en 1515, 1540, 1543, avec les Œuvres d'Hésiode. En 1545, Xistus Betulejus (Sixtus Dirken) publia pour la première fois les huit livres de ces *Oracula*, et il y joignit des notes; ce travail reparut à Bâle, 1555 avec les versions métriques et les additions de Castalion (Châtillon). Les *Oracula* furent aussi compris dans le recueil des *Orthodoxographæ*, Bâle, 1555 et 1569, in-folio. En 1599, Opsopœus donna un texte amélioré par un grand nombre de bonnes leçons tirées de divers manuscrits et par des corrections ingénieuses; il y joignit des notes nombreuses et estimées; son travail reparut en 1607. Servais Galle mit au jour une édition nouvelle *cum notis variorum* (Amsterdam in-4°); le commentaire d'Opsopœus s'y trouve démesurément gonflé d'additions qui, selon M. Letronne, ne l'enrichissent guère. Gallandi inséra à son tour les livres sibyllins, en 1789, dans le tome I^{er} de sa *Bibliotheca Patrum* (1788, in-folio). En 1818, le savant Ange Mai, dont le zèle infatigable a rendu tant de services aux lettres et à la religion, mit au jour un XIV^e livre qu'il avait découvert à Milan dans la bibliothèque Ambrosienne (Voy. le *Journal des Savants*, 1808, p. 288), et en 1828, il fit paraître les livres (XI à XIV) en grec, avec des notes, dans sa *Nova collectio veterum scriptorum* (Rome) vol. III, part. III, p. 202. Ces diverses éditions sont effacées par celles qu'a données M. Alexandre. (Paris, Didot frères, t. I, 1841, in-8°; t. II, 1852 et 1856 (999).)

cieux et pénétrant; les notes, en très-bon latin, sont rédigées avec une concision élégante qui n'exclut pas la profondeur.

La version latine de Castalion a reparu dans la *Bibliothèque des Pères*, édition de Lyon, t. II, p. 492, et il existe quelques anciennes traductions dans les diverses langues de l'Europe, mais elles sont oubliées. En français, on ne sait guère qu'il a paru une traduction due à S. Champier et J. Robertot. (*Essais de littérature*, septembre 1702, février 1703.)

On peut consulter, mais avec réserve au sujet des oracles sibyllins, les ouvrages des protestants David Blondel (*Des sibylles*, Charenton 1749, in-4°); Classen (*Libri III de oraculis gentilium et in specie de oraculis sibyllinis*, Helmstadt, 1673, in-4°); Galle (*Dissertationes de sibyllis*, Amsterdam, 1678, in-4°); Rei-ke (*Exercitationes de Vaticiniis sibyllinis*, Lipsick, 1788, in-4°); Cave (*Histor. litter. scriptorum Ecclesiæ*, t. I, p. 57); Ondin (*Comment. de scriptoribus ecclesiasticis*, t. I, p. 142-178); Lardner (*Credibility of the Gospel*, édit. de Londres, 1748, part. II, vol. II, p. 703-728).

Berger Thorlacius, dans une dissertation publiée en 1815, a voulu écarter toute idée de fraude dans la composition de ces poésies; il s'est attaché à établir que ce sont des poèmes religieux dans lesquels les anciens Chrétiens, au moyen, non pas d'une imposture, mais d'une simple fiction poétique ou d'une prosopopée, pour servir à leur mutuelle édification (*ut mutua Christianorum exhortatione inservirent*) ont exprimé, dans des vers prophétiques, tantôt les louanges du Seigneur et celles du Verbe incarné, tantôt leurs craintes et leurs espérances; ici, ils exhalent leurs peines et l'indignation que leur font éprouver les persécutions de l'Eglise; là ils épouvantent par les menaces célestes les ennemis du christianisme, ou ils portent l'effroi du jugement de Dieu dans le cœur des méchants.

Cette opinion, combattue par l'archéologue italien Visconti (*Journal des Savants*, 1818), paraît devoir être adoptée en partie du moins, en dépit de l'opposition de beaucoup de critiques modernes, trop portés à suivre les errements des écoles sceptiques de l'Allemagne. Des érudits ont d'ailleurs cru découvrir, dans ces derniers temps, que les Juifs n'étaient pas demeurés étrangers à la confection des livres sibyllins. C'est ce que M. Gfroerer a cherché à établir dans le tome II de son travail sur *Philo et la théologie d'Alexandrie*; il regarde quelques portions de ces livres (et principalement une bonne partie du troisième) comme étant l'ouvrage de Juifs alexandrins sous le règne de Ptolomé Philomator, et comme précédant ainsi d'environ deux siècles l'époque de la venue du Sauveur.

Quant à la date qu'on peut assigner aux plus récents de ces écrits, les savants diffèrent. Thorlacius en reconnaît qui appartiennent au II^e siècle de notre ère. Visconti en signale comme étant plus récents; un passage du livre cinq commence ainsi :

« Et toi, Sérapis, qui t'élèves sur des pierres, tu seras en proie à la désolation, tu deviendras une immense ruine dans la malheureuse Egypte, etc.»; le savant archéologue y voit une allusion à la célèbre destruction du temple de Sérapis par les ordres de Théodose, l'an 389 de notre ère, et il conclut qu'après la fin du IV^e siècle, on avait composé encore des vers sibyllins. La preuve n'est peut-être pas aussi forte qu'elle le paraît au premier abord. M. Alexandre a fort bien montré qu'il n'y avait rien d'in vraisemblable à ce qu'un des Chrétiens, auteurs de ces poèmes, eût dit longtemps avant l'événement : *Un jour viendra où le temple de Sérapis sera détruit*. La ferveur de son zèle et la sincérité de sa foi ne lui permettaient pas de douter de la ruine future du ce grand appui du paganisme.

Les meilleurs critiques ont d'ailleurs reconnu dans ces livres, où il faut voir le travail de cinq ou six siècles, la main de vingt auteurs différents. De là vient qu'ils sont écrits du style le plus inégal, tantôt pur et châtié, tantôt négligé, incorrect et de mauvais goût; ils sont, de plus, remplis d'allusions plus ou moins détournées, de prédictions rendues à dessein obscures. Il résulte de tout cela une multitude de difficultés, soit pour la critique du texte, soit pour l'intelligence de la pensée des auteurs. On rencontre parfois des séries de huit ou dix vers auxquels on ne comprend rien ou dont on ne se fait qu'une idée vague et incomplète. On devine bien qu'il y a là des fautes de plus d'un genre, mais on ne sait comment retrouver au juste le thème de l'auteur.

Une traduction entière des livres sibyllins n'offrirait pas un degré d'intérêt suffisant pour compenser les difficultés qu'elle présenterait et la place qu'elle occuperait dans un recueil plus spécialement consacré aux apocryphes de la Bible; nous croyons cependant devoir offrir à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de feuilleter ces vieux volumes, un spécimen de leur diction. Nous emprunterons au sixième livre de la traduction de Castalion, un passage qui annonce la venue de Jésus-Christ :

Æterni magnum Natum cano pectore ab imo
Cui solum Genitor tribuit supremum habendum,
Nondum Progenito, siquidem de corpore duplex
Exstitit; est autem perlutus fluctibus amnis
Jordanis, glauco cujus volvitur unda...
Sed postquam Roma Ægyptum reget, imperioque
Frenabit, summi tunc summa potentia regni
Regis inextincti mortalibus exorietur.
Rex etenim sanctus veniet, qui totius orbis
Omnia sæclorum per tempora scepra tenebit.
Tuncque Latinorum non eluctabilis ira
Tres Romam tristi fatorem stamine perdet,
Atque suis homines perdentur in ædibus omnes
Tunc cum de cælo torrens fluet igneus, cheu!
Me miseram, quando veniet lux illa, diesque
Judicis æterni, magni Regisque Dei que;
Nunc quid vos urbes ornatis construitisque.
Templisque, stadiisque, foris signisque, vel auro,
Si qua, vel argento flunt, saxove, futura

Cum sit acerba dies, ad quam veniatis oportet.
Nam veniet, sanctos homines cum nidore olentis
Sulphuris afflabit. Verum jam singula pandam,
Quæ mala sunt homines passuri quasque per urbes.

L'auteur, quel qu'il soit, des livres sibyllins, prédit dans les vers suivants les travaux de saint Jean-Baptiste.

Verum cum quædam vox per deserta locorum
Nuntia mortales veniet quæ clamet ad omnes,
Ut rectos faciant colles, animosque repurgent.
A vitibus et aqua lustrentur corpora cuncta,
Ut nunquam deinceps preceant in jura renati :
Barbarus et tandem, saltatibus illaqueatus,
Mercedi vocem hanc, cæsum concedit iniquæ.
Tunc erit indicium subito mortalibus ægris,
Cum lapis Ægypti felix servatus ab oris
Venerit, huic populus impinget Hebræus, et hujus
Duetu convenient gentes, per eumque supremum
Cognoscent numenque, viamque in lumine rectam.

Nous n'avons pas d'ailleurs à discuter ici les témoignages qui constatent l'autorité dont jouissaient au moyen âge les témoignages attribués aux sibylles. M. Edelestand du Méril a dit quelques mots à cet égard dans un savant ouvrage que nous avons déjà eu l'occasion de citer (*Origines de la poésie scandinave*, p. 87). Voici un exemple que cet érudit emprunte à un drame religieux composé en Angleterre.

Vere pande jam sibylla
Quæ de Christo præscis signa.

(*Mysterium fulvarum Virginum*, dans le recueil de Th. Wright, *Early mysteries*, p. 62.)

Un autre Mystère, composé en France au xv^e siècle, nous fournit un passage semblable.

Helie, sur l'antorite
Devons entendre Sebile,
Qui fut royne moult noble
Et dist q'uns naistroit de femme,
Sanz corrupcion, sanz diffame,
Lequel Dieu et homme seroit
Mort et passion souffreioit.

(*Nativité de N.-S. Jésus-Christ*, dans le recueil de M. Jubinal, *Mystères inédits*, t. II, p. 14.)

SIMON DE SAMARIE.

On a déjà vu le rôle important que joue cet imposteur dans les ouvrages apocryphes relatifs à saint Pierre. Il est digne qu'on s'y arrête un moment. Simon fut le chef d'une hérésie, la première qui se soit élevée dans l'Église. En fait de morale, il posait en principe qu'il n'y a point d'actions bonnes de leur nature. Ainsi les œuvres sont inutiles au salut, et l'homme peut être sauvé sans correspondance de sa part. Sa doctrine, germe du gnosticisme, consistait en une fusion entre les vérités du christianisme et les fables de la mythologie.

Ses écrits sont perdus, sauf quelques débris qui ne sauraient permettre de s'en faire une idée bien exacte. Ses disciples avaient un Évangile divisé en quatre parties, et qu'ils appelaient les quatre âmes du monde. Il n'en est rien parvenu jusqu'à nous.

Le principal ouvrage éminent de cette

Ajoutons aussi, toujours d'après M. E. du Méril, que les manuscrits de la Bibliothèque impériale à Paris, n^o 6987 et 7636, contiennent des prédictions sibyllines, ainsi que des manuscrits du Vatican; au xi^e siècle, Marbode mettrait ces prophéties en vers latins; deux ouvrages populaires imprimés en Allemagne (l'un est daté de Nuremberg, 1518) s'annoncent comme renfermant les prophéties des sibylles, relatives aux événements qui devront s'accomplir jusqu'à la fin du monde.

Les noms, le nombre des sibylles sont d'ailleurs chez les écrivains de l'antiquité l'objet d'assertions contradictoires que nous laisserons à d'autres le soin d'exposer. (Voy. l'article Sibylle dans la *Real-Encyclopædie der classischen Alterthumswissenschaft*, publiée par Pauly, t. VI, p. 1147.) Il y eut des sibylles en Grèce et en Italie; leurs écrits furent réunis à Rome avec grand soin; ils étaient dans le principe tracés sur des feuilles de palmier, et ils annonçaient en vers énigmatiques les destinées futures de la république. Ces écrits sont perdus. On peut d'ailleurs sur les sibylles et les oracles sibyllins consulter une note du 1^{er} volume de l'ouvrage de Creuzer, les *Religions de l'antiquité*, traduit par M. Guigniaud.

Ce savant remarque avec raison que ces oracles apocryphes portent l'empreinte des doctrines du neo-platonisme. L'empereur Théodose les fit brûler, à ce que nous apprend Rutilius, *Itinéraire*, liv. II, c. 51. On trouvera de plus amples détails, qui seraient étrangers au plan de notre recueil, dans les écrits de Heidebreed, *Dissertatio de Sibyllis*, Berlin 1835, et de F. Bleek, *Ueber die Entstehung und Zusammensetzung der Sammlung sibyllinischer Orakel*, dans le *Theologische Zeitschrift* de Schleiermacher et de Wette (Berlin, 1819), t. I, p. 120-246; t. II, p. 172-239.

école avait pour titre : *La grande nouvelle en révélation* (Μεγάλη ἀποκάλυψις); c'était une production gnostique remplie de fables et d'une tendance fort peu morale. Des vers d'Empédocle y étaient cités.

L'ouvrage publié par M. Miller, sous le titre de *Philosophumena*, et qui a fait grand bruit dans le monde savant, raconte la fin de Simon d'une manière différente de celle qu'on trouve dans les récits que nous avons fait connaître article LIN (saint) et PIERRE (saint). D'après l'auteur du livre dont nous venons de parler, Simon se serait fait enterrer vivant, promettant de ressusciter comme Jésus-Christ.

Il est fort question de Simon dans les *Recognitions* attribuées à saint Clément. Au livre II, Simon énumère avec complaisance les merveilles qu'il peut opérer : « Je puis disparaître de devant les yeux de ceux qui

SIBYLLINS (LIVRES). — I. DÉFINITION ET CONTENU. — Sous le nom de *Livres sibyllins*, on désigne un recueil très considérable comportant plus de 4 000 hexamètres grecs répartis en un certain nombre de livres de longueur très inégale. Ces compositions versifiées — ne disons pas poétiques — sont censées dériver de ces prophétesses que l'antiquité païenne a connues sous le nom de sibylles et sur le nombre, l'origine et l'identité desquelles elle était, d'ailleurs, assez mal renseignée. Cette littérature, qui est en soi d'un intérêt médiocre et d'un abord assez difficile, n'aurait pas de

quoi retenir l'historien du christianisme, si elle n'avait eu la singulière fortune de fournir à nombre d'écrivains chrétiens des arguments qui leur ont semblé irréfutables en faveur de la vérité de leur religion. Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie et Lactance, pour ne citer que les plus importants, en ont transcrit à l'appui de leurs démonstrations des passages assez considérables; saint Augustin, qui en cite une trentaine de vers, en une traduction latine, *De civ. Dei*, l. XVIII, c. xxiii, *P. L.*, t. xli, col. 579, en a conservé le souvenir à l'usage de l'Occident latin. C'est, sans doute, sa petite dissertation sur la Sibylle d'Érythrée qui a valu à la prophétesse ionienne — Érythrée est une ville du littoral d'Asie Mineure à la hauteur de Chio — une petite place dans la liturgie latine.

Dies iræ, dies illa
Solvat sæclum in favilla
Teste David cum Sibylla.

Dans sa forme actuelle, le recueil des oracles sibyllins — dont l'édition la plus accessible est celle du *Corpus des Pères de Berlin : Die Oracula Sibyllina*, fournie par J. Geffcken, 1902 — se présente comme divisé en quinze livres; mais, en fait, il manque les l. IX, X et XV, qui ont existé, mais n'ont pu encore être retrouvés, les l. XI-XIV n'ayant été eux-mêmes découverts qu'il y a un peu plus d'un siècle par A. Mai.

Les deux premiers livres (400 et 347 vers) qui ne sont pas toujours séparés dans la tradition manuscrite, décrivent d'abord, sous forme de prophétie, l'histoire générale de l'humanité, dans le cadre de dix générations, la dernière étant contemporaine de la chute de Rome, prélude des grands bouleversements qui inaugurent la catastrophe finale. Les allusions les plus transparentes sont faites à la venue du Fils de Dieu parmi les hommes, d'abord dans l'humilité de son existence terrestre, cf. l. I, v. 319-359, puis en qualité de juge suprême, lors de son second avènement. Les scènes eschatologiques se déroulent selon le schème commun aux diverses apocalypses, cf. l. II, v. 238-347. Une description des supplices infernaux et du bonheur des élus termine cet ensemble, dont l'homogénéité est loin d'être parfaite.

Le l. III, le plus long de tous (829 vers), échappe plus encore à l'analyse. Le *proœmium* (v. 1-92) par lequel il s'ouvre est une apologie du monothéisme contre le paganisme, suivie d'un oracle messianique contre Rome, ce dernier introduisant une prophétie sur la fin du monde. Mais cette prédiction très brève fait bientôt place à une histoire du monde, toujours censée vue prophétiquement par la Sibylle, depuis le déluge jusqu'à l'avènement du règne messianique (v. 97-294); suivent des oracles de toute nature contre les peuples les plus divers (295-488). La seconde moitié du livre (v. 489-829) reprend les déclamations contre l'idolâtrie, la louange du monothéisme israélite et les prophéties eschatologiques.

Relativement bref (192 vers), le l. IV, outre des oracles relatifs à diverses contrées, fait une place importante à la légende selon laquelle Néron, qui a survécu aux événements de l'an 68, vit toujours, retiré au delà de l'Euphrate, et reparaitra aux derniers jours. C'est dans une atmosphère analogue que nous laisse le l. V (531 vers), où se lit assez clairement l'histoire romaine jusqu'au temps des Antonins, ce qui donne lieu à de nouvelles malédictions contre la puissance qui a détruit le temple du Seigneur. On y joindra une prédiction relative à la guerre que se feront les astres, aux derniers temps.

Sans que l'on puisse dire qu'elle forme un tout homogène, la série des l. VI-VIII présente un certain nombre de caractères communs. Très bref, le l. VI (28 vers) est simplement un hymne au Christ, dont la

Sibylle célèbre la prédestination éternelle et la carrière terrestre jusqu'à son triomphe et à celui de sa croix. Au l. VII (162 vers) on voit alterner avec des malédictions et des menaces adressées à diverses villes, des prédictions relatives au Christ et des ordonnances morales et rituelles dont plusieurs assez étranges. Les prophéties apocalyptiques remplissent toute la première partie du l. VIII (500 vers); la seconde partie, qui débute par une pièce acrostiche sur les mots : *Ἰησοῦς χριστός θεοῦ υἱός σωτήρ σταυρός* (celle-là même dont saint Augustin cite une adaptation latine), est une assez longue dissertation théologique sur la nature du Christ, et sa deuxième naissance dans le temps.

D'intérêt beaucoup moindre sont les l. XI-XIV qui exploitent le thème connu : l'histoire du monde prédite par la Sibylle depuis la dispersion des peuples, après l'épisode de la Tour de Babel jusqu'à l'agonie de l'empire romain; cette vue prophétique sur les destinées de Rome était précédée au l. XI par un aperçu général sur les peuples de l'Orient, où les anachronismes ne se comptent pas. Jusqu'au dernier tiers du III^e siècle de notre ère, il est à peu près possible de suivre les événements. Mais l'auteur du l. XIV s'est lancé en pleine fantaisie. La médiocrité du contenu religieux de ces quatre livres leur enlève d'ailleurs tout intérêt aux yeux du théologien.

II. ORIGINE. — Tel est l'ensemble vraiment déconcertant qui est présenté, par un prologue en prose, comme un recueil des oracles rendus à des époques diverses, mais qui se perdent dans la nuit des temps, par des inspirés du monde hellénique. L'invraisemblance de cette donnée saute aux yeux; le fait qu'elle a été admise par bon nombre d'apologistes chrétiens prouve seulement que l'esprit critique n'égalait pas chez eux la robustesse des convictions. Il est évident pour nous que, dans leur état actuel, les *Oracles sibyllins* sont le produit d'un âge assez rapproché de nous, que des plumes monothéistes, juives et chrétiennes, ont contribué pour une grande part à les faire ce qu'ils sont aujourd'hui. Toute la question est de savoir à qui rapporter les différentes parties de cet énorme recueil. Si la critique littéraire est à peu près arrivée à fixer les grandes lignes de la formation du tout, il s'en faut que, pour le détail, elle soit arrivée à des conclusions uniformes.

1^o *Répartition des matériaux.* — Que, dans le monde hellénique, il ait circulé, dès le VI^e siècle avant l'ère chrétienne, divers recueils d'oracles provenant plus ou moins authentiquement de prophétesses, plus ou moins célèbres, plus ou moins nombreuses, c'est ce dont on ne saurait douter. Héraclite d'Éphèse en parle déjà, et bien plus tard Platon et Aristophane. Ce devaient être des prédictions relatives au sort de telle ou telle ville, de tel ou tel pays, les menaçant pour l'ordinaire des châtements de la divinité, leur indiquant les moyens de conjurer les fléaux à craindre. Dans le recueil actuel des *Oracles sibyllins* il subsiste encore, soit à l'état original, soit maquillées, un nombre assez considérable de ces pièces : simples menaces, prophéties *post eventum*, peu importe. On en verra des exemples l. III, vers 435-488. Mais l'analyse rapide que nous avons donnée du contenu montre bien que ces oracles sont loin de constituer la majeure partie du recueil. L'ensemble est orienté dans le sens de la diffusion des doctrines monothéistes, et des espérances messianiques. Sous le patronage de la Sibylle ou des sibylles, des écrivains animés de l'esprit de prosélytisme ont fait passer toute une prédication dogmatique et morale dont ils comptaient qu'elle ferait merveille auprès des païens. L'entreprise est du même ordre que celle qui a donné naissance à mainte production du judaïsme de la Diaspora; cf. l'art. JUDAÏSME, t. VIII, col. 1587-1590; 1657. De toute évidence les démonstrations relatives à l'unité divine,

à la vanité des idoles, les dissertations inspirées par l'evhémérisme, les prédictions apocalyptiques si multipliées proviennent de plumes juives qui ont travaillé à divers moments et sous des influences parfois assez différentes. Les événements politiques ont en effet laissé des traces non méconnaissables à bien des endroits. Les auteurs qui écrivaient à l'époque machabéenne, où le grand ennemi du judaïsme était l'esprit hellénique, où l'on comptait sur Rome pour faire échec à la puissance syrienne, ne s'expriment pas comme ceux qui ont été témoins des catastrophes de 70 après J.-C. ou de la destruction complète de Jérusalem par Hadrien.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, l'idée de mettre dans la bouche des prophètes de la gentilité l'apologie du monothéisme eut assez de succès pour suggérer à des écrivains chrétiens une pensée analogue. Aux deux premiers siècles de notre littérature ecclésiastique, nos apologistes Justin, Athénagore, Tatien, mais surtout Clément d'Alexandrie et Théophile d'Antioche, avaient abondamment usé des *Oracles sibyllins* mis en circulation par la propagande juive. Mais il ne semble pas que, jusqu'au III^e siècle, il soit venu à la pensée de chrétiens de continuer la mystification et de faire déposer les sibylles en faveur des dogmes spécifiques de leur religion, tout spécialement en faveur du caractère messianique et de la divinité de Jésus-Christ. Un moment vint toutefois où des faussaires reprirent en ce sens le travail commencé dans la Diaspora juive. Leur travail fut double : d'une part ils interpolèrent plus ou moins énergiquement les livres déjà existants ; d'autre part ils en fabriquèrent d'entièrement nouveaux. C'est ainsi que se constituèrent peu à peu les *Oracles sibyllins* sous les formes assez diverses que fournit la tradition manuscrite. Au moment où écrivait Lactance (début du IV^e siècle), les oracles correspondant à nos huit premiers livres étaient déjà en circulation.

Ce schéma général esquissé, il faudrait essayer de faire, dans le conglomérat que représentent nos livres sibyllins, le départ entre les matériaux d'origine différente, puis ayant fait la distinction entre ce qui est primitif (et païen), ce qui est juif, ce qui est chrétien, tenter de sérier chronologiquement les différents morceaux. La critique littéraire n'y a réussi que partiellement, et il ne saurait être question d'entrer ici dans tout ce détail. Donnons seulement les résultats le plus généralement admis.

2^o *Origine et âge des diverses parties.* — Sont d'origine juive et n'ont été que très légèrement remaniés par les chrétiens, les livres III, IV et V ; le l. III est certainement le plus ancien et, si l'on admet l'unité d'auteur — ce qui n'est pas concédé par tous — sa composition se placerait en Égypte, vers l'an 140 avant J.-C. Encore faut-il noter que le *proœmium* se détache facilement de l'ensemble et doit reconnaître une origine plus tardive. Le l. IV est à peu près unanimement reconnu comme faisant allusion à la destruction de Jérusalem en 70 ; son rapport avec la légende néronienne permet de le placer assez peu de temps après cette date. Ce serait approximativement du même moment que serait le l. V, encore qu'il s'y rencontre des additions postérieures, qui ne peuvent guère avoir été faites que sous Marc-Aurèle ; sans préjudice d'ailleurs d'une brève interpolation chrétienne, v. 256-259.

Le reste du recueil est ou bien d'origine chrétienne, ou bien a été si vigoureusement interpolé par des plumes chrétiennes que la provenance juive ne transparaît plus guère. Ce dernier cas est celui des livres I et II, où, parmi les scènes apocalyptiques, interviennent des morceaux qui ne peuvent être que chrétiens, tels l. I, v. 137-145 un calcul relatif au nom du *Monogène* ; l. I, v. 319-400, un long développement sur

le nom, l'origine, la carrière mortelle du Christ; l. II, du v. 239 à la fin, la description du jugement dernier par le Christ venant en majesté. On s'accorde d'ordinaire à dater du milieu du III^e siècle le remaniement qui a amené le texte à l'état actuel. Le l. VI, hymne au Christ, a été considéré par beaucoup de critiques comme d'origine gnostique; c'était une raison pour le remonter au II^e siècle. Mais ce gnosticisme ne nous paraît guère assuré et il vaudrait mieux rabaisser d'un siècle la composition de ce texte, qui est cité pour la première fois par Lactance. On en dira autant du l. VII, pour lequel on a proposé le milieu du II^e siècle, à cause du gnosticisme qui y transparaît. A coup sûr, le rite domestique décrit v. 76-91 est assez étrange et un peu inquiétant, mais il n'y a rien là qui soit spécifiquement gnostique. Avec Harnack on préférera, en l'absence de toute citation ancienne du livre, s'en tenir au milieu du III^e siècle. Pour ce qui est du l. VIII, si l'on fait abstraction de la première partie (v. 1-126), on se trouve en présence d'un texte nettement chrétien et il y aurait intérêt à étudier d'un peu près les idées qui y sont développées sur l'unité divine, le rôle créateur du Verbe et son apparition dans le temps. Il ne saurait faire de doute que cette partie soit de la deuxième moitié du III^e siècle. Provenant d'une époque où les productions authentiques n'abondent pas, cette pièce peut jeter quelque lumière sur l'histoire des doctrines. C'est ici que Lactance et Commodien ont surtout puisé.

Nous avons dit le peu d'intérêt que présente, au point de vue de l'histoire des idées, la série des livres XI-XIV. Quelques allusions au Christ, dont la naissance est rapportée au règne d'Auguste, l. XII, v. 30-36, cf. 232, la manière dont les empereurs romains sont caractérisés surtout d'après leurs dispositions à l'endroit du christianisme (voir pour Dèce, l. XIII, v. 81-87), ont fait penser que l'auteur, tout au moins de ces deux livres, était chrétien. Mais l'idée d'interpolations chrétiennes dans une composition juive ne saurait être exclue. De toutes façons, l'ensemble, assez homogène, pourrait être du début du IV^e siècle.

III. INFLUENCE. — Ces résultats, plus ou moins certains, de la critique littéraire ont été surtout obtenus dans les premières années du XX^e siècle. Un autre travail s'imposerait maintenant. Il faudrait, ayant sérié chronologiquement les différentes parties de l'œuvre, étudier les divers aspects de la pensée religieuse qui s'y expriment.

Il ne semble pas que la considération des morceaux spécifiquement juifs doive apporter grand'chose de nouveau. Les idées apocalyptiques, le thème du messianisme temporel, ne tranchent guère avec ce que nous connaissons très amplement par les apocryphes de l'Ancien Testament. La critique du paganisme, la démonstration de l'unité divine se retrouvent, et beaucoup mieux conduites, dans le *Contra Apionem* de Josèphe.

L'effort devrait porter principalement sur les morceaux d'origine certainement chrétienne, où il conviendrait de relever les données relatives à la doctrine sur Dieu, la Trinité, l'incarnation et surtout l'eschatologie. Les auteurs chrétiens qui ont remanié les *Oracles sibyllins* n'étaient pas, à coup sûr, de grands clercs; il y aurait intérêt à savoir ce que l'on disait, ce que l'on pensait, dans des milieux demi-cultivés et sans doute très laïques, des grandes vérités chrétiennes. On aurait ainsi un pendant à la théologie populaire que révèlent les apocryphes du Nouveau Testament, continués par les *Gesta martyrum*. Ce travail a d'ailleurs été amorcé, il y a près d'un siècle, par les belles études de C. Alexandre, qu'il suffirait de prolonger.

Quant à l'influence que les *Oracles sibyllins* ont pu avoir sur le développement de la pensée chrétienne,

elle mérite aussi d'attirer l'attention. A en juger par les abondantes citations qu'ont faites des oracles d'origine juive les premiers apologistes, on voit combien leur a paru séduisante l'idée que le monde hellénique et barbare n'avait pas été absolument imperméable à la révélation. Ceci complétait une autre conception qui leur était chère et selon laquelle le meilleur de la sagesse grecque était un emprunt plus ou moins direct aux livres inspirés que possédait le judaïsme. Si donc les *Oracles sibyllins* n'ont pas fourni d'idées religieuses aux apologistes, du moins ont-ils eu quelque influence sur leurs méthodes et sur leur manière de comprendre le prosélytisme. Ces remarques valent surtout pour Théophile d'Antioche et Clément d'Alexandrie.

Un siècle plus tard, quand les *Oracles sibyllins* se seront profondément christianisés, Lactance y puisera d'abord une partie fort importante de sa « démonstration chrétienne ». Voir ici art. LACTANCE, t. VIII, surtout col. 2436-2437; on méconnaîtrait un des aspects essentiels de son apologétique, si on laissait de côté l'argumentation de cet auteur qui prend son point de départ dans les oracles de la Sibylle. Les données proprement théologiques empruntées par lui à cette source sont moins importantes; on ne saurait démontrer que le professeur de Nicomédie doive aux *Oracles sibyllins* les vues si contestables de son angélogogie. Mais l'eschatologie est chez lui en dépendance fort étroite de ce recueil, où l'on a vu qu'elle occupait une place si considérable. Tout autant faut-il en dire de Commodien. Somme toute, c'est surtout comme prophétesse du dernier jugement que la Sibylle a gardé quelque place dans la tradition théologique et surtout dans l'imagination populaire. Si, au plafond de la chapelle Sixtine, les diverses sibylles figurent encore dans le voisinage des prophètes de l'Ancien Testament, on ne saurait dire que la théologie de l'École leur ait accordé une attention considérable. Ce que nos scolastiques en savent, c'est à peu près exclusivement ce que leur a transmis saint Augustin. Cf. S. Thomas, *Sum. theol.*, II^a-II^æ, q. II, a. 7, ad 3^{um}.

I. TEXTE ET TRADUCTIONS. — 1^o L'*editio princeps* a été donnée en 1545 par Xystus Betuleius (Sixtus Birken), à Bâle : *Σιβυλλιακῶν χρησμῶν λόγοι ὀκτώ*; c'est seulement en 1828 que A. Mai publie les livres XI-XIV, dans *Scriptorum veterum nova collectio*, t. III, 3^e part. L'édition monumentale de Ch. Alexandre donne en 1841 le prologue et les l. I-VIII; en 1853 les l. XI-XIV; en 1856 les *Excursus* et les *Index*; il convient toujours de s'y référer, sa traduction métrique en latin, ses commentaires abondants, ses études de points particuliers en font un ouvrage unique. L'édition donnée par Aloïse Rzach, *Χρησμοὶ Σιβυλλιακοί*, Vienne, 1891, a le mérite de la brièveté. On utilise de préférence aujourd'hui l'édition de F. Geffcken, *Die Oracula Sibyllina*, Leipzig, 1902.

2^o Traductions. — Latine, dans l'édit. Alexandre; — française des l. I-III par Bouché-Leclercq, dans *Revue de l'hist. des religions*, t. VII, 1883, p. 236 sq., t. VIII, 1883, p. 619 sq.; t. IX, 1884, p. 220-233; — anglaise des textes spécifiquement juifs, l. III-V, dans Charles, *The Apocrypha und Pseudepigrapha of the O. T.*, t. II, p. 368-406; des textes chrétiens dans M.-R. James, *The apocryphal New Testament*, Oxford, 1924; — allemande, parties plus spécialement juives dans E. Kautzsch, *Die Pseudepigraphen des A. T.*, 1900, p. 177-217; parties chrétiennes dans E. Hennecke, *Neutestamentliche Apokryphen*, éd. de 1904, p. 318-345 (commentaire dans le *Handbuch zu den N. Tlichen Apokr.*, 1904, p. 339-350); nouv. éd. 1924, assez différente, p. 399-421.

II. TRAVAUX. — Se reporter pour plus de détail au *Supplément du Dictionn. de la Bible*, t. I, 1928, col. 428 et col. 533. — Les ouvrages essentiels, outre C. Alexandre, sont ceux de F. Geffcken, *Komposition und Entstehungszeit der Oracula Sibyllina*, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXIII, fasc. 1, Leipzig, 1902, et Bousset, art. *Sibyllen*, dans *Protest. Realencyclopädie*, t. XVIII, 1906, p. 265-280; voir aussi les introductions des éditions de textes de Kautzsch et Hennecke.

É. AMANN.

une simplicité qui rehaussaient ses bienfaits. Sa joie la plus vive était d'entretenir des stations de missionnaires pauvres et luttant contre de nombreuses difficultés; tous les évêques recevaient annuellement des sommes considérables destinées à ce but sacré. Quand il s'agissait de bâtir ou d'embellir une église, de fonder une mission, d'ériger un couvent, sa générosité ne connaissait d'autres bornes que celles de ses revenus. Les sommes qu'il dépensa ainsi en bonnes œuvres s'élevèrent à plus de 500,000 livres (7,500,000 fr.). Les monuments de sa munificence sont des cathédrales, des couvents, des écoles. Saint-George de Londres, Saint-Barnabé de Nottingham, Saint-Chad de Birmingham, Sainte-Marie, dans le comté de Derby, le couvent de Sainte-Marie, à Hardsworth, Saint-Giles, Saint-Wilfried et les églises de Newport et de Macclesfield, l'abbaye du Mont-Saint-Bernard, dans Charwood Forest, toutes ces œuvres proclameront dans la suite des âges sa piété généreuse et éclairée.

Cf. *Catholic directori* de 1854.

NEESER.

SIBYLLINS (LIVRES). Le nom de *sibylle* est d'origine grecque; il vient de *σῖβῶ*, éolien, pour *θεσῶ*, et *βολῆ* en place de *βουλή* = *σιβύλλη*, dessein, décret de Dieu. Il fut donné comme nom propre à des femmes qui jouissaient du don de prophétie et se trouve chez les Grecs dès le temps d'Héraclite (vers 550 av. J.-C.). On désigne principalement par là des vierges qui vivaient dans une sévère continence, se prétendaient dans un rapport intime avec la Divinité, et par là même honorées de communications mystérieuses et surnaturelles.

Les Grecs ne furent pas les seuls qui eurent des sibylles; Varron en compte dix: la persique, la libyenne, la samienne, la phrygienne, celles de Sardes, de l'Hellespont, de Delphes, de

Tibur, d'Erythres (en Ionie), etc. La plus célèbre était la sibylle de Cumès, dans la basse Italie (*sibylla Cumana* ou *Erythraea*, d'Erythres en Ionie, son lieu de naissance). La sibylle de Cumès, à laquelle on donne les différents noms de Démophile, Hérophile, Manso, Amalthée, etc., vint à Rome et offrit, dit-on, à Tarquin l'Ancien neuf livres concernant tout l'avenir de Rome, au prix de trois cents pièces d'or. Voyant que le roi les trouvait trop chers, elle en brûla trois à deux reprises, demandant pour les trois derniers le même prix que pour les neuf, et finit par les obtenir.

Les livres que la sibylle prétendait contenir les destinées de la république romaine furent toujours tenus en grand honneur et confiés à la garde des *duumvirs*, plus tard des *décemvirs*, enfin des *quindécemvirs*, afin que dans toutes les circonstances critiques on pût les consulter comme un oracle. Ils furent brûlés en 183 avant J.-C., lors de l'incendie du Capitole, et, autant que possible, remplacés par de nouveaux recueils provenant d'Erythres et d'autres villes qui avaient des oracles, et l'on fut obligé encore deux fois de faire le même travail, les nouveaux livres étant devenus la proie des flammes, les uns sous Néron, les autres sous Julien l'Apostat. L'empereur Honorius les fit enfin brûler avec le temple d'Apollon où ils étaient gardés alors.

Il faut bien distinguer de ces livres sibyllins païens les prédictions sibyllines chrétiennes. Celles-ci renferment des oracles qui, incontestablement, appartiennent à des temps antérieurs et n'ont pas une teneur religieuse, encore moins chrétienne. On se servit de ce qui avait existé de tout temps pour y rattacher des prophéties nouvelles, afin d'attirer le monde païen par cette apparence d'antiquité profane et de donner cours à l'ouvrage parmi le peuple. Nous ne déciderons pas si les

anciens livres sibyllins ont été simplement falsifiés, ou augmentés et interpolés par des éléments chrétiens, ou si la plus récente rédaction n'est dans son plan général qu'un nouveau travail, mêlé d'oracles anciens tenus en grande vénération par les païens.

Le texte des livres sibyllins, tel qu'il nous est parvenu, souvent agréable et limpide, d'autres fois obscur et rude, est rédigé en vers héroïques. L'auteur se donne pour une bru de Noé, avec lequel elle fut sauvée, dans l'arche, du déluge universel. Dieu la destina à annoncer l'histoire du monde depuis le commencement jusqu'à la fin des jours. Elle raconte, par conséquent, la création, la chute des hommes, le déluge, les quatre grandes nations asiatiques nées de la postérité de Noé et leur dispersion. Elle s'arrête avec une visible prédilection à l'histoire des Juifs, prophétise l'arrivée du Sauveur du monde, ses miracles, sa mort, la persécution de ses disciples, surtout la destinée de Rome l'éternelle, l'apparition de l'Antechrist et la fin du monde. Beaucoup de détails sont pris de la vie du Sauveur. Il n'y a guère d'ouvrage (sauf l'Ancien et le Nouveau Testament) qui ait eu autant d'autorité que les livres sibyllins dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Hermas, Justin, Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, Lactance surtout les citent souvent et de la manière la plus respectueuse. Plus tard l'Église perdit l'estime qu'elle avait pour ces livres, et bientôt ils tombèrent tout à fait en désuétude. Ce ne fut qu'au seizième siècle qu'on les retira de l'oubli. On n'en connaissait plus que huit, la plupart mutilés.

Au dix-neuvième siècle le cardinal Angélo Maï ajouta aux huit premiers le 14^e, qu'il trouva dans la bibliothèque de Milan (*Sibyllæ liber XIV cum libro VI, et octavi parte*, Mediol., 1817), et quelques années plus tard il découvrit

et publia les cinq livres intermédiaires (*Collectio scriptorum veterum*, t. I, 1825; III, 3, 1828). En vain Crasset, Nehring et Whiston cherchèrent à prendre parti pour leur authenticité; ils furent déclarés interpolés par les critiques et les exégèses les plus judicieux parmi les Catholiques et les protestants. Dupin, Huet, Prudence, Maranus, Ceillier, etc., en donnent plus ou moins explicitement les raisons dans leurs ouvrages patrologiques. Cependant ni les écrivains ni les archéologues plus modernes ne sont parvenus à découvrir l'auteur ou les auteurs des livres sibyllins, ni le temps de leur rédaction ou de leur falsification. Il n'y a de certain qu'une chose, c'est qu'ils proviennent d'une main chrétienne et ont incontestablement pour but de convaincre les païens des erreurs de leur religion et de les convertir au Christianisme.

On ne peut pas déterminer non plus la date de leur origine, l'époque de leur compilation, le lieu de leur apparition, d'autant plus qu'il est certain que ce recueil, dans sa forme actuelle, est le produit successif de plusieurs parties réunies, dont certaines descriptions peuvent remonter au second, d'autres au quatrième siècle.

L'édition *princeps* des huit premiers livres des oracles sibyllins est due à Xyste Bétuléius, Basil., 1545, in-4^o. Plus tard ils parurent avec une version latine dans les *Orthodoxographis*, Basil., 1555-1569; en grec seulement, Paris, 1566; puis Opsopæus en publia une édition grecque et latine, avec des explications, Paris, 1589, et plus souvent in-8^o. Galland les a insérés dans sa *Bibliothèque*, t. I, d'après l'édition de Servatus Gallæus, Amstelod., 1689, in-4^o.

Les éditions les plus récentes et les plus complètes sont : Alexandre, *Oracula sibyllina*, avec les suppléments de Maï, une traduction en vers et un com-

mentaire courant, Paris, 1840, 2 vol. in-8°; — *Oracula sibyllina, ad fidem codd. mscr., quotquot exstant, recensuit, prætextis prolegomenis illustravit, versione Germanica instruxit, annotationes criticas et indices completissimos adjecit Jos.-Henr. Friedlieb*, Lipsiæ, 1852.

Parmi les nombreuses monographies relatives à cette question on peut citer Fr. Bleek, *Dissertation*, dans la *Revue théol.* de Schleiermacher, Berlin, 1819-1822, t. III, cah. I, p. 120; cah. II, p. 172 sq. PERMANEDER.

SICARD (CLAUDE), Jésuite, naquit en 1677 à Aubagne, près de Marseille. Ses supérieurs l'envoyèrent en Syrie, puis en Égypte. Là il se rencontra avec le célèbre J.-S. Assemani (1). Il mourut au Caire en 1726. Il écrivit une dissertation sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge (2). Ses renseignements sur la Syrie et l'Égypte se trouvent dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12, et dans les 5 premiers volumes des *Lettres édifiantes*, nouvelle édition, 1780.

SICARD, né à Casale, fut élu au siège épiscopal de Crémone, en 1185. Il avait été d'abord, dit-on, professeur de droit canon, et avait réduit en compendium le décret de Gratien. Il donne lui-même la date de son élection, dans sa chronique universelle, où il dit : « En 1185, moi, Sicardus, auteur de cette chronique, j'ai été, quoique indigne, élu évêque (3). » En 1179 il nomme son prédécesseur, Olfred, évêque de Crémone, qui lui donna les ordres mineurs. En 1183 Lucius III l'éleva au sous-diaconat. Peu après sa nomination au siège de Crémone commença la lutte entre l'empereur et le

Pape Urbain III. En 1186 Frédéric Barberousse détruisit le château de Manfred, appartenant aux habitants de Crémone; Sicard négocia la paix entre l'empereur et la ville. En 1187 il partit pour l'Allemagne, sur les instances de ses diocésains, pour obtenir de l'empereur l'autorisation de reconstruire le château de Manfred; mais ses efforts furent inutiles, et on en fut réduit à construire Castel-Léone. En 1187 il assista aussi, dit-on, à un concile tenu à Vérone et dont on ne sait rien d'ailleurs (1). Ce fut le 2 novembre 1187 que Grégoire VIII prit sous sa protection la ville de Crémone, à la demande de son évêque, et ratifia ses possessions et ses droits (2). Après la prise de Jérusalem Sicard envoya en 1189 un navire avec du monde et des provisions au secours des Chrétiens. En 1196 il entreprit la solennelle translation des ossements de deux saints, Archélaus et Himérius. Il cite, à la date de 1197, la construction du château de Génivolta, qu'il avait entreprise et heureusement terminée. En 1199 il demeura à Rome auprès du Pape Innocent III, dont il obtint la canonisation d'Homobonus, habitant de Crémone, mort le 13 novembre 1197. La canonisation eut lieu en 1200. En 1203 Sicard se mit à la tête d'une croisade. Innocent III lui confia, au moment où il partait, en même temps qu'au cardinal légat Pierre, une mission en Arménie. En 1204, à la demande du légat, il ordonna des ecclésiastiques dans l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. On ignore à quel moment il revint d'Orient dans sa résidence épiscopale, où il mourut le 26 janvier 1215. L'anonyme qui ajouta cinq années, de 1213 à 1218, à la chronique de Sicard, dit, il est vrai, qu'il mourut en juin; cependant

(1) Voir Larsow, *Lettres de S. Athanase*, 1852, p. 13.

(2) Voir Lepsius, *Lettres d'Égypte et de la péninsule du Sinaï*, 1852.

(3) Muratori, *Script.*, VII, 603.

(1) Ughelli, IV, 823.

(2) *Sanctementii Scr.*, 261.